José Luis Gómez Urdáñez, *Víctimas del absolutismo. Paradojas del poder en la España del siglo XVIII*

Madrid, Punto de vista editores, 2020

Jacques Soubeyroux

Edición electrónica

URL: <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/11016>

DOI: 10.4000/bulletinhispanique.11016

ISSN: 1775-3821

Editor

Presses universitaires de Bordeaux

Edición impresa

Fecha de publicación: 18 junio 2020

Paginación: 365-368

ISBN: 979-10-300-0592-9

ISSN: 0007-4640

Referencia electrónica

Jacques Soubeyroux, «José Luis Gómez Urdáñez, *Víctimas del absolutismo. Paradojas del poder en la España del siglo XVIII*», *Bulletin hispanique* [En línea], 122-1 | 2020, Publicado el 18 junio 2020, consultado el 19 enero 2021. URL: <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/11016> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.11016>

Este documento fue generado automáticamente el 19 enero 2021.

Tous droits réservés

José Luis Gómez Urdáñez, *Víctimas del absolutismo. Paradojas del poder en la España del siglo XVIII*

Madrid, Punto de vista editores, 2020

Jacques Soubeyroux

REFERENCIA

José Luis Gómez Urdáñez, *Víctimas del absolutismo. Paradojas del poder en la España del siglo XVIII*, Madrid, Punto de vista editores, 2020, 385 p.

- 1 Ce nouveau livre de José Luis Gómez Urdáñez marquera une étape importante dans l'historiographie du XVIII^e siècle espagnol et dans l'itinéraire qu'a suivi la recherche depuis la publication en 1954 du grand livre de Jean Sarrailh, *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle*. Dans la conclusion du compte-rendu détaillé qu'il avait fait de cet ouvrage pour le *Bulletin Hispanique* (1954, n° 56-3, p. 321-329) le Professeur A. Mas affirmait : « Voilà donc désormais notre guide pour le XVIII^e siècle... et le chantier ouvert pour une bonne douzaine de thèses ». Une affirmation qui devait être confirmée par l'apparition dans les années suivantes de toute une génération de dix-huitiémistes français bientôt rejoints par les historiens espagnols, libérés de la chape de plomb imposée par Menéndez Pelayo dans l'université franquiste. Les nombreux travaux publiés en France et en Espagne dans le dernier quart du XX^e siècle ont permis de redéfinir la « Ilustración », sa chronologie et ses fondements spirituels et idéologiques, pour faire de cette période « un momento cenital de la historia de España, bañado por las Luces de la modernización y el progreso », selon la formule de Carlos Martínez Shaw dans l'excellent prologue du livre de référence.
- 2 L'un des historiens espagnols qui ont le plus contribué à ce renouveau des études dix-huitiémistes depuis les années 1990 est sans aucun doute José Luis Gómez Urdáñez, Professeur d'Histoire Moderne à l'université de La Rioja, et membre correspondant de

l'Académie Royale de l'Histoire, dont on connaît bien en France les travaux portant sur le règne de Ferdinand VI et sur le marquis de La Ensenada. Mais il faut lire le chapitre initial du présent ouvrage « Al lector de (buena) historia » pour suivre et comprendre la démarche qui a permis au fil des ans à J.L.G.U. de diversifier ses objets de recherche pour en arriver au présent ouvrage. Une démarche scientifique qui passe de l'histoire économique et sociale à la biographie, telle que l'auteur la conçoit et l'a progressivement mise au point en recréant, au-delà du personnage biographié, tout le réseau qui l'entoure et les relations existant entre les membres de ce réseau, qu'il utilise comme bases permettant de comprendre les problèmes politiques dans toute leur complexité. Ainsi conçue, la biographie permet en effet de dépasser l'histoire des idées, telle qu'elle apparaissait dans l'ouvrage de Sarrailh, pour atteindre le niveau politique, que celui-ci avait presque totalement gommé, se référant seulement dans sa conclusion aux relations que la monarchie espagnole entretenait avec la papauté.

- 3 C'est cette histoire politique de la monarchie absolue du XVIII^e siècle que J.L.G.U. fait revivre dans son livre en s'appuyant sur quelques-uns de ses travaux antérieurs enrichis par le dépouillement d'un grand nombre de documents des archives de Simancas et de l'A.H.N. de Madrid qui n'avaient jamais été utilisés jusqu'ici.
- 4 Tout part (chapitre 2) de l'analyse novatrice des idées politiques de Feijoo, glanées tout au long de ses œuvres, et de son idée de la « reforma de algunos abusos que no autoriza ley alguna », qui sera reprise et précisée pendant la seconde moitié du siècle par Campomanes opposant « el abuso de la libertad atribuida al hombre » au « poder legítimo de la autoridad real ». Cette doctrine politique constitue la clé de toute l'action des ministres éclairés attachés à la défense du système monarchique et c'est elle qui justifie la répression dont sont victimes tous ceux qui le menacent. Les chapitres 3 à 8 de l'ouvrage font donc défiler sous nos yeux les victimes de cette répression depuis les années de la guerre de Succession d'Espagne jusqu'à la veille du 2 mai 1808. On retrouve ici, analysés de façon plus précise, plusieurs exemples examinés par l'auteur dans la conférence intitulée « La cuerda tirante. La otra cara de los despotas ilustrados » qu'il avait présentée en 2017 au XXXVIII^e congrès de la SHF à Tours.
- 5 Ces victimes appartiennent à deux catégories différentes, collectives et individuelles. Les premières sont des victimes permanentes du système, mais elles connaissent certains moments de répression exacerbée. C'est le cas des gitans, qui avaient été soumis depuis la fin du XV^e siècle à une surveillance rigoureuse entraînant de fréquentes condamnations, mais qui furent l'objet d'un véritable plan d'extinction élaboré par Ensenada en 1749, qui prévoyait la disparition totale de « tan malvada raza » dans les vingt années suivantes. C'est aussi le cas des pauvres, mendiants et vagabonds, ou considérés comme tels par les autorités, dont le nombre ne cessait d'augmenter en raison du chômage et des crises de subsistances, au point d'être perçus à Madrid et dans les grandes villes comme une menace par les classes dominantes. Les émeutes de 1766 contre Esquilache déclenchèrent une série de rafles suivies d'emprisonnement, homologues au « grand renfermement » français, de toute la « vil canalla », incluant les prostituées, qui encombraient les rues de Madrid. Nous sommes bien loin des « généreuses solutions au problème social » annoncées par le titre d'un des chapitres du livre de Sarrailh. À ces deux premiers groupes on peut en ajouter un troisième, les jésuites, victimes de la pseudo-enquête secrète menée par Roda qui en faisait les instigateurs des émeutes de 1766 et qui furent exilés par un décret royal de juin 1766.

- 6 Le livre apporte aussi une analyse détaillée des dossiers d'accusation et des peines infligées à des personnalités bien connues : Macanaz, condamné à trente ans d'exil auxquels vinrent s'ajouter douze années supplémentaires d'enfermement à son retour en Espagne ; le comte de Superunda, Vice-roi du Pérou entre 1745 et 1761, condamné à dix ans d'exil en 1762 ; Ensenada, exilé de la Cour et victime en deux occasions en 1754 et 1766 de complots ourdis par ses ennemis ; Olavide, sans doute la victime la plus célèbre entre toutes, condamné en 1778 à huit ans de réclusion dans un couvent ; et les nombreuses victimes des dernières années du règne de Charles IV, Floridablanca et Jovellanos, enfermés à la citadelle de Pampelune ou au château de Bellver, Aranda exilé à Grenade, et d'autres moins connus comme Ramón de Salas, professeur de l'université de Salamanque ou le compositeur d'opéras Niccolò Setaro.
- 7 Dans chaque cas les documents originaux utilisés par l'auteur lui permettent de montrer la cruauté des responsables politiques de ces condamnations. Je n'en citerai que quelques exemples : la perfidie dont fit preuve Ensenada envers son « ami » Macanaz, fiscal du conseil de Castille, qu'il fit condamner pour avoir rédigé en 1713 un projet de réforme de l'inquisition inspiré par le réganisme le plus pur et qu'il fit enfermer douze ans de plus à son retour en Espagne ; l'inhumanité du même Ensenada dans son projet de solution globale à l'encontre des gitans ; la main de fer de Campomanes qui orienta dans une perspective étroitement économique toute la politique répressive à partir de ses fonctions de fiscal, puis de gouverneur du Conseil de Castille ; l'hypocrisie d'Aranda qui fit condamner Superunda pour une défaite militaire dans laquelle il n'était absolument pas impliqué ; et pour couronner le tout, la duplicité du roi Charles III lui-même, qui dirigea en sous-main les poursuites contre Olavide, en utilisant « l'inquisition au service de la lutte politique », comme le montre le chapitre 7 très documenté. Le livre démonte ainsi les rivalités qui opposaient entre eux les différents clans qui luttaient pour asseoir leur pouvoir auprès du monarque, ce qui explique – et c'est là un des « paradoxes du pouvoir » annoncés par le sous-titre du livre –, que les victimes soient toutes des membres des différentes factions qui s'entredéchiraient, et que beaucoup (entre autres Ensenada, Floridablanca, Aranda) aient été tour à tour accusateurs et victimes. On peut ajouter une précision complémentaire qui est emblématique de cette monarchie « éclairée » : les victimes n'appartiennent pas aux grandes familles aristocratiques, qui sont à l'abri en raison de leur mise à l'écart du pouvoir, mais à la petite noblesse, le plus souvent de robe, parmi laquelle se recrutaient les secrétaires et membres des conseils royaux placés en première ligne et constamment exposés.
- 8 Ce que montrent les analyses résumées ci-dessus, c'est que le XVIII^e siècle espagnol n'a pas été le siècle de la révolution comme le XVIII^e siècle français, mais bien le siècle de l'autorité, de l'ordre imposé par la force, comme l'illustre l'image de la « cuerda tirante », représentant la corde à laquelle est attaché le corps d'un pendu, empruntée au texte d'une lettre de 1778 dans laquelle Floridablanca recommandait au gouverneur du conseil de Castille Ventura Figueroa l'usage quotidien de la « cuerda tirante » qui avait été si efficace pour rétablir le calme douze ans plus tôt. Cette mise en lumière du châtement érigé en principe de pouvoir, selon la devise « *Mandar es castigar* », donne une autre image, plus authentique sans doute, de la personnalité de ces « ilustrados », trop souvent idéalisée depuis le livre de Sarraïll : elle nous permet ainsi d'en finir avec les mythes sur lesquels se fondait notre vision de l'Espagne des Lumières, à commencer par le mythe de Charles III, monarque éclairé et progressiste.

- 9 Il n'est pas question, l'auteur le répète à plusieurs reprises, de nier l'existence d'un projet politique sérieux, ni les résultats qu'il a produits pour remettre partiellement l'Espagne archaïque de 1700 sur la voie du progrès, mais il est important d'aller au-delà pour comprendre dans quelles conditions ce projet a été appliqué. Et c'est ce que réussit à faire de façon magistrale ce livre qui nous révèle les paradoxes et les contradictions de ce pouvoir qui, pour être éclairé, n'en est pas moins une forme d'absolutisme dans toute sa plénitude. Michel Foucault disait que « Les Lumières qui ont découvert les libertés ont aussi inventé les disciplines ». S'il est vrai que les « ilustrados » ont souvent mis en avant dans leurs discours les concepts de justice, de liberté et de progrès, ils n'ont pas « inventé » des disciplines nouvelles, mais ils ont fait appliquer avec la plus grande rigueur la discipline qui était due à l'autorité royale.
-

AUTORES

JACQUES SOUBEYROUX

Université Jean Monnet Saint-Étienne